

Journal de Roubaix



TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes: 7 francs par an, 3 francs par trimestre. — Les autres départements et l'étranger le port en sus. — Agence particulière à Paris, 26, rue Feytaud.

Bureaux et Rédaction: Roubaix: 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5. Directeur-Propriétaire: Alfred REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES: A ROUBAIX, aux Bureaux du Journal, Grande-Rue, 71. — A TOURCOING, aux Bureaux du Journal, rue Carnot, 5. — A PARIS, 26, rue Feytaud. — Les annonces de publicité sont reçues au bureau de la presse, 104, rue de Valenciennes, à Lille. — Les annonces de publicité sont reçues au bureau de la presse, 104, rue de Valenciennes, à Lille.

UN CRIME A ROUBAIX

Nous commencerons prochainement la publication d'une œuvre qui sera accueillie, nous n'en doutons pas, avec la plus sympathique des curiosités par le public du Journal de Roubaix et, spécialement, par nos aimables lectrices toujours avides d'émotions délicates et délicieuses.

LES OBERLÉ

par RENÉ BAZIN

Elle est le titre du nouveau chef-d'œuvre de l'éminent écrivain dont on a pu déjà apprécier ici même le magnifique talent.

LES OBERLÉ

nous racontent l'état d'âme et les vicissitudes d'une famille française de notre chère Alsace aux prises avec le Prussien qui, depuis la conquête, s'efforce, inutilement de dénationaliser la belle et généreuse province que nous avons perdue.

LES OBERLÉ

feront couler bien des larmes. Jamais peut-être le merveilleux conteur, le paysagiste inimitable, le psychologue profond qu'est M. René Bazin n'avait déployé autant de talent que dans cette œuvre.

LES MOIS

L'origine du mois et son influence. — Le 1^{er} Mai. — Les coutumes d'autrefois. — La fête des oignons et des choux. — Les trois saints de glace. — La St-Yves

MAI

Mai, cinquième mois de l'année grégorienne et troisième au calendrier romain, fut appelé par Romulus *Maurus*, en l'honneur des Sénateurs (Majores) auxquels il l'avait dédié. Voilà ce que prétendent, du moins, certains étymologistes; mais je dois ajouter que, suivant d'autres, le mois devrait son nom à la déesse Maia, mère de Mercure. On le fait également dériver de Majestas, nom d'une déesse, fille de l'Honneur et du Respect.

C'était, chez les Romains, une époque de réjouissance. On célébrait, en effet, le 1^{er}, la fête de la Bonne Déesse, le 9, celle des Spectres ou des Lemures, ensuite celle des Dieux Jumeaux, et enfin le 24, le *Requiescat*, instituée en souvenir de l'expulsion de Tarquin le Superbe. Ce fut également pendant ce mois que, de trois ans en trois ans, on célébrait en Grèce les PANATHÉNÉES.

Dans la plupart des pays d'Europe, Mai a la réputation d'exercer une influence heureuse sur les hommes et sur les choses. A la campagne, par exemple, on prétend que le *lay de mai*, bu à jeun dans l'étable rafraîchit et rajeunit le sang; que le *heurre de mai*, mélangé avec certains ingrédients, possède des vertus curatives. On en est même si persuadé qu'on en conserve fréquemment, étalé sur des bandes de toile, qu'on appelle bien entendu *toile de mai*. Enfin, j'ai vu souvent des paysans faire infuser dans du vin blanc des touffes d'asperule odorante et boire ensuite, ce *vin de mai* qui, paraît-il, donne la souplesse, la force et la gaieté.

Le 1^{er} Mai n'a pas toujours été, comme durant ces dernières années une fête révolutionnaire. Au moyen-âge, et jusqu'au milieu du dernier siècle, c'était véritablement, à la campagne, la fête du Printemps. Dans chaque commune on plantait un arbre qu'on appelait le *May* et autour duquel on chantaient et dansait. Dans certains pays, à Châteaudeux, par exemple, cet usage constituait une obligation féodale. Il arriva même que la coutume gagna les villes et c'est ainsi qu'en 1610, les clercs de la basilique plantèrent un arbre dans une cour du Palais de Justice de Paris qui a gardé depuis le nom de *Cour de Mai*.

Ce fut après 1848 qu'on perdit l'habitude de planter les *Mays*. On sait qu'après la proclamation de la deuxième République, on imagina de dresser dans les campagnes des arbres de la Liberté. Ceux-ci remplacèrent ceux-là, puis l'Empire vint, on ne planta plus ni les uns ni les autres.

Toutefois, dans un grand nombre de communes, les jeunes gens ont gardé la coutume d'offrir des *Mays* à leur fiancée. Bien entendu, ce ne sont pas des arbres, mais des rameaux verts et fleuris. En Lorraine, on fait mieux encore, puisqu'on plante à la porte des jeunes filles des branches qui ont une signification couramment connue. Ainsi le bouquet est l'emblème de la fertilité l'arbuste signifie: « Vous êtes fine ». Le bouquet: « Vous êtes cruelle et piquante », le char-

me: « Vous êtes charmante » et la cygale en fleur: « Vous trompez ou vous êtes trompée ».

Ce jour-là, enfin, les petites filles s'habillent de blanc, se couronnent de verdure et vont de porte en porte quêter pour l'airiel de la *Vierge*, en chantant la vieille chanson des *TRIMAZOS*. Autrefois, le 1^{er} Mai était la fête de la Corporation des Orfèvres de Paris qui, faisant, ce jour-là, un présent à l'église de Notre-Dame. D'abord, et jusqu'en 1499, ce fut un arbre vert qu'on appelait le *MAY VERDOYANT*, puis ils y ajoutèrent une pièce d'orfèvrerie, tabernacle, ciboire, ostensor, etc... que remettaient solennellement deux délégués qu'on appelait les *PRINCES DE MAI*. Enfin on supprima l'arbre et le joyau et on ne donna plus qu'un tableau votif dont la collection fort curieuse fut détruite pendant la Révolution.

Aujourd'hui, il n'y a plus de corporation d'orfèvres et le 1^{er} Mai n'est plus fête que par un corps d'état; les chapeliers ont pris pour patron Saint-Jacques dont la fête tombe ce jour-là.

Saint Mamert, Saint Germain et Saint Pancrace sont toujours trois saints de glace

dit un vieux proverbe populaire. En effet, on a remarqué que pendant ces trois jours la température est notablement plus basse que pendant le reste du mois. Voici comment ce fait fut établi scientifiquement:

Le 1^{er} Mai 1780, la température étant très douce, le grand Frédéric, roi de Prusse, qui ne croyait pas aux dictions, donna l'ordre qu'on sortît ses oranges, malgré les objections de son jardinier qui s'appuyait sur la fâcheuse réputation des saints de glace. Le 10 mai, les arbrustes commencent à souffrir et le 14 ils étaient gelés. L'expérience fut répétée, les suivants s'en émut et deux météorologistes, Maelder et Lohmann, se livrèrent à des travaux de statistique et d'observation d'où il résulte qu'en Allemagne les 11, 12 et 13 Mai sont constamment plus froids que les jours qui les précèdent et qui les suivent.

Depuis, ce changement de température a été constaté sous d'autres climats et c'est ainsi qu'on a remarqué que les trois « saints de glace » sont, dans le nord de la France les 13, 14 et 15 mai, et dans le midi, les 19, 20 et 21. On attribue scientifiquement ce refroidissement de l'air à la fonte des neiges et des glaces sur les montagnes et à l'absorption de chaleur solaire en résultat.

Nous terminerons cet historique du mois en indiquant que le 19 Mai, jour de Saint-Yves, est la fête des bureaucrates et surtout des hommes de loi et des huissiers. Saint Yves l'héritier mérita bien de devenir le patron des basochiens. En effet, après avoir étudié le droit civil et le droit canon, il fut nommé officier à Rennes, puis à Tréguier, et gagna le surnom d'*Avocat des pauvres*, parce qu'il quittait volontiers le fauteuil ecclésiastique pour défendre les droits des malheureux.

Autrefois, à l'office de Saint Yves, on disait en latin:

Saint Yves était un bon Avocat sans être Prêtre. Fait digne d'admiration.

C'était peu flatteur pour le barreau du temps!

GEORGES ROCHER.

INFORMATIONS

A LA SOCIÉTÉ DE SAUVETAGE DES NAUFRAGES

Paris, 4 mai. — Sous la présidence de M. le vicomte Duperré, la Société de sauvetage des naufrages a tenu, cet après-midi, à trois heures, dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne, son assemblée générale.

M. le Président de la République y était représenté par le colonel Bataille, et la musique de la garde républicaine prêtait son concours à cette solennité.

L'amiral Duperré a ouvert la séance en lisant un exposé de la situation de la Société, qui possède 95 stations de canots ayant coûté chacune 30.000 francs et plus de 500 postes de sauvetage munis d'engins porte-amarres. Depuis 1865, année de sa fondation, la Société a dépensé 5.978.090; elle a sauvé 1.129 navires et 12.884 passagers.

C'est M. le commandant Dufresne de la Chauvinière qui a lu le rapport annuel sur les récompenses. Le récit des actes de dévouement accomplis par les lauréats a vivement ému les assistants qui ont frénetiquement applaudi les sauveteurs récompensés.

MORT DU GÉNÉRAL LANGLOIS

Paris, 4 mai. — On annonce la mort du général de division du cadre de réserve Ch. Langlois, grand-officier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de 70 ans.

LA PREMIÈRE INTERPELLATION

M. Dejeante, député socialiste de Paris, vient d'adresser au ministre de la guerre une lettre l'informant de son intention de s'interposer à l'ouverture des Chambres au sujet de sa circulaire interdisant aux soldats d'assister aux réunions de leurs syndicats corporatifs, circulaire que nous avons publiée hier.

LES DÉMISSIONS AU CONSEIL MUNICIPAL DE ROUEN

Rouen, le 4 mai. — Une nouvelle démission de conseiller municipal de Rouen a été donnée, celle de M. Prunel, qui porte à onze le nombre actuel des démissions.

GREVE DE MINÉURS EN ESPAGNE

Madrid, 4 mai. — 2.000 mineurs de la région de Caceres sont mis en grève. La municipalité a empêché les grévistes d'entrer en ville. Une députation des grévistes est en pourparlers avec les représentants des patrons. Il est probable qu'une solution interviendra bientôt.

UN COMplot CONTRE LE SULTAN

On mande de Constantinople qu'un complot contre le sultan vient d'être découvert. La conspiration a été ourdie dans le palais même. Les dames du harem y étaient impliquées, ainsi que le chef des eunuques, lequel a été exilé à vie. On dit que cette découverte a profondément ému le sultan.

LES ÉLECTIONS LÉGISLATIVES

Une note du parti guesdiste

Paris, 4 mai. — Le Parti ouvrier français, parti guesdiste, communique la note suivante:

Partout où la responsabilité des candidatures n'a pas été des fédérations organisées, les candidatures de classe sont en réaction de la réaction de Roubaix sont demeurées retirées, le parti dévouant d'avance tout usage qui pourrait en être fait au scrutin de ballottage.

Pour le conseil national, la permanence électorale. DRACK, G. DELORT, Jules GUESDE.

M. Drumont satisfait

Interviewé par le Gaulois, M. Edouard Drumont a déclaré qu'il a quitté Alger non en vaincu, mais en triomphateur. Il est profondément touché des témoignages d'affection que ses électeurs lui ont prodigués.

D'autre part, il est heureux d'être libéré de son mandat parlementaire; il n'avait accepté de se représenter que pour obéir à son devoir. Il revient tout entier à son journal et à ses livres et il en est très satisfait.

LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Le séjour en Russie

Saint-Petersbourg, 4 mai. — Le *Montcaim* doit arriver à Cronstadt dans la nuit du 19 au 20 mai. Voici, dans les grandes lignes, quel doit être l'emploi du temps du président de la République en Russie:

20 mai, débarquement à Cronstadt dans la matinée. Le président de la République et sa suite seront reçus par le tsar et prendront place dans le train impérial qui doit les conduire à Tsarskoïe. Déjeuner dans le train. Arrivée à Tsarskoïe.

21 mai, grande revue.

22 mai, le président de la République visite St-Petersbourg et reçoit la colonie française. Le soir, le tsar, l'impératrice et le président de la République assistent à la représentation de gala.

23 mai, dernière journée du séjour de M. Loubet. Ce jour-là, le matin, départ de Tsarskoïe pour Cronstadt. Le président de la République sera accompagné par les souverains russes, jusqu'à bord du *Montcaim*, où M. Loubet reçoit ses hôtes à déjeuner.

Le même jour, dans la soirée, le *Montcaim* leve l'ancre.

LE CINQUIÈME ANNIVERSAIRE

de la catastrophe du « Bazar de la Charité »

Paris, 4 mai. — C'était aujourd'hui le cinquième anniversaire de l'effroyable catastrophe du « Bazar de la Charité » qui, le 4 mai 1897, coûta la vie à tant de nobles victimes. A cette occasion, des cérémonies commémoratives ont été célébrées ce matin à la chapelle des rois de France. Cinq messes pour le repos de l'âme de ces victimes ont été dites dans la chapelle même, à sept, huit, neuf, dix et onze heures; trois à sept heures et demie, huit heures et demie et neuf heures et demie, dans la crypte, où l'on officiait aujourd'hui pour la première fois.

La chapelle de la rue Jean-Goujon avait été réservée aux familles des victimes, afin d'éviter l'encombrement qui eût amené, sans aucun doute, l'affluence considérable des visiteurs étrangers.

C'était un douloureux spectacle de voir la petite église remplie d'hommes et de femmes dont les vêtements sombres n'étaient plus des habits de deuil, mais dont les yeux humides rappelaient les croix et regrets non encore apaisés. Il y avait là des tristesses appartenant à tous les mondes civils, quelques prêtres aussi et quelques religieuses. Le recueillement était profond, les douleurs poignantes, la désolation morose.

Le duc d'Alençon et son fils ont assisté à un des services. Cent cinquante ou deux cents personnes ont communiqué aux différentes messes. Chaque messe était suivie de *profundis*. Le vicomte de Bonzeval, président du comité de l'œuvre, s'est tenu toute la matinée à la Chapelle, où il recevait les fidèles.

Cet espoir de liberté prochaine suffit pour lui rendre en un instant ses forces épuisées.

Elle défit le petit paquet, toucha les instruments de dévotion, les étudia sous toutes leurs faces et comprit bien vite leur mécanisme ainsi que la manière de les employer.

Les larmes de joie s'ajustèrent sur une mignonne monture d'acier, s'empêchèrent d'en faire usage à l'aide du tournevis, et ne douta point que l'huile de la petite bouteille dût être employée pour empêcher le fer du barreau de crié sous l'action de la soie.

André cacha les outils libérateurs entre ses matras, approcha de la fenêtre la table de bois blanc sur laquelle il lui faudrait monter quand serait venu le moment d'agir; ensuite, elle s'étendit sur son lit, ferma les yeux et essaya de dormir pour tromper la longueur du temps, mais nous n'étonnerons point nos lecteurs en affirmant que le sommeil refusa de venir.

Vers cinq heures une infirmière lui apporta sa maigre nourriture quotidienne et sans lui adresser la parole, posa l'assiette et fênelles sur la table.

Quand l'infirmière fut sortie, mademoiselle de Noël se leva, mangea pour se soutenir et attendit la nuit.

Jules Parent, après avoir rendu compte au docteur de sa visite dans la salle, commença par lui dire dans les cellules, descendit à la pharmacie où il constata la présence des toxiques les plus violents; puis il explora le cabinet directorial, cher-

chant la clef dont avait parlé l'infirmier en chef et qui devait ouvrir la porte donnant sur la campagne.

Il ne tarda point à la trouver; — une étiquette de pharmacien indiquant sa destination rendait toute erreur impossible.

Après avoir mis cette clef dans sa poche, il rejoignit la cellule.

Nous allons dresser notre acte d'association; — lui dit ce dernier.

« A quoi bon vous fatiguer en ce moment? — répliqua le médecin de la Montagne Sainte-Genève. — Nous sommes d'accord sur tous les points et vous avez ma parole, donc rien ne presse... Attendez pour rédiger l'acte que vous soyez sur pied... Tailleurie confiant n'insista point.

La nuit vint.

L'habitude était de faire une ronde vers huit heures, afin de s'assurer qu'il ne se produisait rien d'anormal dans les salles ni dans les cellules.

André attendait avec impatience que cette ronde eût été faite, afin de pouvoir commencer en toute sécurité son travail.

Les gardiens passèrent, ouvrirent le guichet pratiqué dans la porte de la cellule, jetèrent un regard à l'intérieur en éclairant avec une lanterne à réflecteur, constatèrent que la *folle* du n. 17 semblait endormie et refermèrent le guichet.

Mademoiselle de Noël entendit s'éteindre le bruit de leurs pas sur les dalles du couloir.

UN CRIME A ROUBAIX

UN HOMME TUÉ

Boulevard de Beauraupaire

Entre logeur et locataire. Pour avoir du linge. Les suites d'une discussion. Circonstances mystérieuses. — Le drame. Arrestation du meurtrier. — L'enquête

Un crime dont les circonstances principales sont entourées d'un certain mystère, a mis en émoi, dimanche soir, le quartier du Pile. A la suite d'une discussion survenue entre un logeur et son ancien locataire, le premier a été frappé de coups de pied et de coups de poing. La victime n'a pas tardé à succomber et son meurtrier a été arrêté.

La famille Vercurysse

Au numéro 200, boulevard de Beauraupaire, habite la famille Vercurysse. Le père, Emile-Jules Vercurysse, âgé de 47 ans, né à Arlebeck (Belgique), tenait, il y a quelque temps, l'estaminet « Au franc coculeux », boulevard de Beauraupaire également, près de la barrière du chemin de fer. Souffrant d'hémorragie, Emile Vercurysse ne travaillait plus guère depuis un an qu'un jardin dont les légumes servaient à l'alimentation de la famille.

Sa femme, née Marie-Aldia Trémère, est âgée de 41 ans. Le ménage a neuf enfants dont l'aîné, une fille mariée, a 21 ans et le plus jeune 3 ans seulement.

La famille Vercurysse, en temps ordinaire, quatre locataires. Parmi eux se trouvait, samedi soir encore, une jeune femme, Emile Dewardt, né à Ansegem (Belgique), âgé de 27 ans, peigneur, travaillant dans l'établissement de M. Léon Allart et Cie, Grande-Rue. Dewardt était en logement chez les Vercurysse depuis le 23 mars dernier. Depuis quelque temps, le logeur lui avait intimé l'ordre, à plusieurs reprises, de quitter la maison. Pour quels motifs? c'est ce que nous n'avons pu savoir.

En tous cas, samedi soir, le jeune peigneur flamand, était congédié pour tout le bon. Il s'en fut habiller non loin de là, rue Newton, 17.

Pour avoir du linge

Emile Dewardt avait laissé chez Vercurysse un pantalon en toile, une chemise et un tricot, qu'il n'avait pu prendre, parce qu'on était occupé à les lessiver.

Dimanche matin, il revint à son logement de la veille pour réclamer son linge. On lui répondit que la lessiveuse ne l'avait pas rapporté. « C'est bien, répondit Dewardt, je reviendrai après-midi. Ça ne me fait rien, je n'ai rien à faire. »

Il ne revint que le soir, un peu après huit heures et demie.

Avant le drame

Ici il est bien difficile de dire exactement ce qui se passa, car nous ne sommes que les déclarations du meurtrier sont en contradiction absolue, sur des points importants, et de sa fille Irma, mais ces témoignages eux-mêmes ne sont pas concordants. Avant que l'enquête de la justice n'ait établi ces divers points, nous ne pouvons que donner la version la plus vraisemblable.

Quand le peigneur arriva au numéro 200 du boulevard de Beauraupaire, Emile Vercurysse était à table, en train de souper. Dans la maison se trouvaient une des filles, Irma, âgée de 18 ans, qui exerce la profession de couturière. Quant à la mère, elle était partie chercher un seau d'eau dans le voisinage.

Une discussion

S'adressant au patron de la maison, le peigneur réclama son linge. « Tu n'as pas ton linge », lui répondit Vercurysse. — « Eh bien! je vais aller chercher la police », répliqua Emile Dewardt.

C'est à ce moment qu'il se produisit, à ce moment, au poste de police. Mais il resta si bien que la discussion concernant le linge s'envenima bien vite. L'enquête hâtive, à laquelle nous nous sommes livrés, ne nous a pas permis de savoir le motif qui dictait son refus au logeur.

Dewardt prétend que Vercurysse voulut le mordre à la gorge et l'entraîna dans le couloir. Le peigneur répondit par des coups de poing. Il n'eut pas de peine à se rendre maître de l'homme débilité qu'était son ancien logeur.

Le crime

Il l'entraîna sur la rue et là, il le terrassa; puis, il donna à sa victime des coups de pied sur le corps, sur les cuisses, prétend-il.

Voyant son adversaire à terre, sans mouvement, Dewardt prit la fuite et se réfugia, rue Newton, à son nouveau logement.

Emile Vercurysse eut encore la force de se relever et de se rendre jusqu'à l'extrémité du couloir, près de la porte de la cuisine. C'est là que sa femme le trouva, en rentrant chez elle, appuyé contre la muraille.

Quant à la fille Irma, aussitôt qu'elle avait vu que la discussion tournait au tragique, prise de peur, elle s'était enfuie et avait assisté de loin au drame. Quand sa mère rentra à la maison et de-

chanta la clef dont avait parlé l'infirmier en chef et qui devait ouvrir la porte donnant sur la campagne.

Il ne tarda point à la trouver; — une étiquette de pharmacien indiquant sa destination rendait toute erreur impossible.

Après avoir mis cette clef dans sa poche, il rejoignit la cellule.

Nous allons dresser notre acte d'association; — lui dit ce dernier.

« A quoi bon vous fatiguer en ce moment? — répliqua le médecin de la Montagne Sainte-Genève. — Nous sommes d'accord sur tous les points et vous avez ma parole, donc rien ne presse... Attendez pour rédiger l'acte que vous soyez sur pied... Tailleurie confiant n'insista point.

La nuit vint.

L'habitude était de faire une ronde vers huit heures, afin de s'assurer qu'il ne se produisait rien d'anormal dans les salles ni dans les cellules.

André attendait avec impatience que cette ronde eût été faite, afin de pouvoir commencer en toute sécurité son travail.

Les gardiens passèrent, ouvrirent le guichet pratiqué dans la porte de la cellule, jetèrent un regard à l'intérieur en éclairant avec une lanterne à réflecteur, constatèrent que la *folle* du n. 17 semblait endormie et refermèrent le guichet.

Mademoiselle de Noël entendit s'éteindre le bruit de leurs pas sur les dalles du couloir.

Aussitôt que ce bruit se fut éteint complètement, elle sauta en bas de son lit, prit la petite soie et

manda ce qui s'était passé: « C'est, répondit-elle, Emile qui a assassiné mon père! »

A sa femme qui l'interrogeait, la victime ne put que dire: « Je suis tué! » Ce furent ses dernières paroles. On le transporta dans la cuisine, où on l'assit sur une chaise. A peine y était-il, que penché la tête sur le côté, il rendit le dernier soupir. Avec l'aide d'un voisin, Désiré Vancommelbeek, on le plaça sur son lit. M. le docteur Dubar constata la mort.

A la poursuite du meurtrier

Commissaire le meurtrier de son mari, la femme Vercurysse courut aussitôt, rue Newton, au logement de Dewardt, en compagnie de son fils aîné, Emile. Il fallut qu'un s'interposât entre les deux hommes pour qu'une lutte terrible ne s'engageât point. Le fils Vercurysse resta néanmoins devant le 17 de la rue Newton pour que le meurtrier ne pût s'échapper.

L'arrestation. — L'enquête

Pendant ce temps, la mère allait informer la police de ce qui s'était passé. A dix heures, les agents (Vanmarck et Leubin arrivèrent rue Newton et mettaient le meurtrier en état d'arrestation. On le conduisit directement au poste de police du troisième arrondissement.

M. Granié, commissaire de police de permanence, s'est rendu boulevard de Beauraupaire, emmenant derrière lui le meurtrier. Il a fait sur place sa première enquête, interrogé le coupable, la femme, la fille Vercurysse ainsi qu'un voisin et les confrontant.

M. le docteur Bole, médecin-légiste, qui accompagnait le magistrat, a fait au premier examen du cadavre. Il n'a relevé aucune trace de fracture. Le corps était exsangue. Un plus minutieux examen et surtout l'autopsie permettront de déterminer exactement la cause de la mort. Il se pourrait que les coups portés à Vercurysse aient amené une complication dans l'état morbide de la victime. Ils auraient causé la mort d'une façon indirecte.

Le corps a été transporté à la morgue de l'Hôtel-Dieu.

Quant au meurtrier, il a été reconduit au poste du troisième arrondissement, vers une heure du matin, au milieu des cris de: « A mort », poussés par les curieux qui attendaient sa sortie.

CHOSSES & AUTRES

Ac bal, entre deux messieurs qui gémissent d'être présents l'un à l'autre: — Voyez donc cette grosse dame-là, à droite sur le tapis. Un vrai monument... — ...expatrié, monsieur; c'est ma belle-mère.

FAITS DIVERS

UN NOUVEAU BALLON DIRIGEABLE

Paris, 4 mai. — Le ballon dirigeable de M. Severo, le « Pax », est sorti pour la première fois ce matin à six heures.

M. Severo a profité de la première éclaircie du ciel pour faire une expérience de stabilité et de direction. Le ballon maintenu à la corde s'est élevé à une quarantaine de mètres du sol.

Quand les moteurs ont été mis en marche, il a obéi avec docilité à l'impulsion de l'hélice propulsive et a viré avec aisance sous l'effet des hélices de direction. M. Severo se déclare très satisfait. Dès que le temps le permettra, il fera une véritable ascension et procédera à des essais définitifs.

DOUBLE SUICIDE A PARIS

Paris, 4 mai. — La nuit dernière, les époux Gerber, qui habitaient dans la rue Baudricourt, ont descendié le tuyau à gaz installé dans leur salle à manger et l'ont amené dans leur chambre à coucher après avoir ouvert le compteur. Ce matin, en les trouvant asphyxiés dans leur lit. Ils ont laissé une lettre disant qu'ils se suicidaient pour échapper à d'intolérables souffrances.

UN SOLDAT TUE EN S'ENFUYANT

Un terrible drame vient de se passer à Toulon. Un soldat du 6^e régiment colonial était puni de salle de punition. Il essaya de s'enfuir de la caserne au moment où le corporal de semaine allait l'empêcher. La sentinelle de garde à la porte du quartier ayant aperçu courir la baïonnette sur son passage et le fugitif n'ayant pu arrêter son élan infernal. L'arme pénétra de huit centimètres dans l'aine. Le malheureux mourut à son entrée à l'hôpital.

TENTATIVE DE SUICIDE D'UNE FILLE DE DON CARLOS

Rome, 4 mai. — La princesse Béatrice de Bourbon, fille de don Carlos, mariée en 1897 au prince don Fabrizio Massimo, s'est jetée hier dans le Tibre. Elle a pu être heureusement sauvée par un gardien municipal attiré par les cris d'une vieille femme qui avait vu la princesse descendre précipitamment les marches de l'escalier menant au fleuve.